VINGT-CINQ ANS APRES WRITING CULTURE. RETOUR SUR UN " ÂGE D'OR " DE LA CRITIQUE EN ANTHROPOLOGIE

Emir Mahieddin

▶ **To cite this version:**

Emir Mahieddin. VINGT-CINQ ANS APRES WRITING CULTURE. RETOUR SUR UN " ÂGE D'OR " DE LA CRITIQUE EN ANTHROPOLOGIE. Journal des anthropologues, 2011, pp.369-383. halshs-02423954

HAL Id: halshs-02423954
https://shs.hal.science/halshs-02423954

Submitted on 26 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VINGT-CINQ ANS APRES *WRITING CULTURE.*

RETOUR SUR UN « ÂGE D'OR » DE LA CRITIQUE EN ANTHROPOLOGIE

Emir MAHIEDDIN*

Le texte qui suit est la traduction de l'introduction de *Writing Culture*, l'ouvrage qui a cristallisé les incertitudes de l'anthropologie dans les années 1980 (James, Hockey & Dawson, 1997 : 2) et marqué l'avènement de ce qui serait connu sous le nom de « critique postmoderne ». Pour certains, 1986 - sa date d'édition - est synonyme de la fin d'un premier « âge d'or » de l'anthropologie, telle qu'elle était conçue depuis Malinowski et dont Clifford Geertz et Marshall Sahlins se faisaient volontiers les derniers légataires (Marcus, 2002). Pourtant, elle marque aussi, pour la génération d'étudiants dont je fais partie, l'essor de ce que l'on peut percevoir comme un nouvel « âge d'or », celui de la critique de l'anthropologie et de son renouvellement. Selon Marcus et Fisher (1999), la critique « Writing Culture » a été célébrée comme un moment nouveau d'expérimentation dans l'écriture ethnographique.

Il m'est évidemment difficile en tant que jeune doctorant d'évaluer l'impact qu'a pu avoir cet ouvrage critique sur les anthropologues que sont mes aînés (je n'étais même pas né lors du séminaire de Santa Fé duquel ce livre est issu). En ce qui concerne ma génération, ce texte est d'abord un classique de la discipline, marqué d'un point sur une frise chronologique dessinée à la craie blanche sur un tableau noir. Une crise dépassée, voilà ce qu'est *Writing Culture* aux yeux d'un étudiant en anthropologie de nos jours. Je n'y vois certainement pas la monstrueuse prophétie millénariste qu'ont pu percevoir certains de ceux qui l'ont eu entre les mains à la fin des années 1980[1]. Ce n'est que par les témoignages de

* IDEMEC -UMR 6591, université de Provence, MMSH
5 rue du Château de l'Horloge, BP 647 – 13094 Aix-en-Provence
Courriel : emirmahieddin@yahoo.fr

Je tiens à remercier Ghislaine Gallenga, maîtresse de conférences à l'université de Provence, pour ses conseils avisés dans l'élaboration de ce travail.

[1] En ce qui concerne la réception critique, voire « pessimiste » de *Writing Culture*, je renvoie à l'introduction de l'ouvrage *After Writing Culture* : *Epistemology and Praxis in Contemporary Anthropology* (James, Hockey & Dawson, 1997). Les auteurs de *Writing Culture* furent notamment accusés de perpétuer une « idéologie occidentale individualiste et bourgeoise » (Sangren, 1988 : 423), dont les porteurs (James Clifford, George Marcus et

mes enseignants que j'ai une idée du choc qu'il a pu produire sur les esprits d'alors et de l'héritage qu'il constitue aujourd'hui. Quels étaient donc ces propos si déstabilisateurs et quel legs ce livre a-t-il laissé à la discipline ? Qu'en est-il réellement de ce texte si décrié ? Sonnant le glas des grands paradigmes, signait-il pour autant l'acte de décès de l'anthropologie ? Comment peut-on lire *Writing Culture* vingt-cinq ans après sa première parution ?

L'ouvrage compile, dans un recueil d'articles, des réflexions amorcées lors d'un séminaire qui s'est tenu en 1984 à Santa Fé : « The Making of Ethnographic Texts ». Plus qu'une analyse des œuvres anthropologiques à l'aune de la critique littéraire comme a pu s'y prêter Clifford Geertz (1996), les penseurs qui s'y étaient réunis ont proposé un questionnement sur la discipline quant à la politique de ses textes. Ainsi sont mis en lumière les procédés rhétoriques qui fondent l'autorité scientifique, l'aspect fragmentaire – inhérent aux limites imposées par la perception sensorielle – de descriptions qui ont pourtant prétention à être totalisantes, et la partialité occultée de données produites dans des contextes sociopolitiques dont l'anthropologue participe. En découle une réflexion sur les facteurs extérieurs au texte, qui n'en sont pourtant pas moins des constituants majeurs : la situation coloniale, l'inégalité de fait entre les auteurs et ceux dont ils parlent sans leur donner la parole, les problèmes à dimensions multiples suscités par la « traduction culturelle »[2] dans un monde travaillé par des inégalités politiques et économiques, les biais institutionnels de la recherche, les changements, mis de côté par les anthropologues de l'époque, relatifs à la constitution des « systèmes-monde »[3] dans lesquels les groupes socioculturels ne sauraient apparaître comme des isolats, etc. L'anthropologie, bien mal à l'aise devant ces questions, les a trop longtemps éludées. Le fait de les faire émerger a eu l'effet d'une bombe en relativisant la portée réaliste du discours anthropologique, mais remettait-il en question la possibilité d'existence d'une science de l'Homme faite par des hommes ?

Nous savons aujourd'hui que la réponse est négative mais cela ne semblait apparemment pas évident aux yeux de tous à l'époque. Pourtant, ce livre, en

Michael Fisher) furent dépeints comme des « intrigants carriéristes » qui, sous couvert d'un ton millénariste implicite, conféraient à l'ethnographie postmoderne l'autorité même qu'ils prétendaient vouloir déstabiliser (*ibid.*, cité par James, Hockey & Dawson, 1997 : 1). Comme l'expliquent bien les auteurs, c'est parfois la sévérité des débats houleux qu'il suscitera qui lui donnera sa dimension quasi millénariste plus que le propos du recueil lui-même. Pour ne citer qu'un exemple de la teneur des échanges auxquels l'ouvrage a donné lieu, à la critique de Sangren, Woolgar (*ibid.* : 340) rétorquera que « nous savons que le relativisme fait ressortir le côté religieux des personnes. La réflexivité, semble-t-il, en fait ressortir le venin ». Par ailleurs, si l'on a parlé ici de « millénarisme » à propos de *Writing Culture*, la métaphore religieuse n'a pas manqué d'être filée quand il s'agissait de se référer cet ouvrage, à tel point qu'un commentateur critique du débat, Jonathan Spencer (1989), pour exprimer sa distance vis-à-vis des multiples controverses, s'est qualifié ironiquement de spectateur « agnostique » (*ibid.* : 145)

[2] Voir la contribution de Talal Asad (1986) à *Writing Culture*.

[3] L'expression est reprise par George Marcus à Immanuel Wallerstein (2002), qui désigne par ce concept des zones spatiotemporelles traversant plusieurs entités politiques et culturelles. Elles constituent des zones intégrées d'activités et d'institutions régies par des règles systémiques.

dressant un bilan, s'est aussi révélé œuvre programmatique qui a su faire preuve de puissance critique, tout autant que se constituer en force de proposition.

Il ne s'agit pas ici de nier les dérives qui, dans l'ouvrage, tendent à la « fétichisation » du signe ou du récit qui se substituent comme fiction à la réalité, éludant par là même de porter un propos sur la mise en place concrète d'un dispositif d'enquête (Berger, 2005 : 108). Ainsi, et cela a déjà été commenté plus d'une fois, la posture « extrémiste » de Tyler (1986) ne saurait être acceptable. Ce dernier définit l'ethnographie postmoderne comme « un texte construit en coopération », composé de fragments de discours ayant pour but l'évocation, dans l'esprit du lecteur comme dans celui de l'auteur, du fantasme émergent d'un monde possible dans une réalité de sens commun, et ainsi de provoquer une intégration esthétique qui aurait un effet thérapeutique. C'est, en un mot, « de la poésie », non pas dans sa forme textuelle mais dans sa fonction qui, par effet cathartique, permettrait « à son auditeur (*hearer*) d'agir de manière éthique (*to act ethically*) ». L'ethnographie deviendrait une tentative de recréation « textuelle de cette spirale de la performance rituelle et poétique » (Tyler, *ibid.* : 125-126). Au-delà de cette proposition qui laisse perplexe quant à l'avenir qu'envisageait ce premier anthropologue postmoderne pour la discipline, il est des critiques qui ouvrent des perspectives pour ainsi dire plus « optimistes », lesquelles n'ont pas failli à leur mission de faire des propositions concrètes pour le renouvellement de l'écriture ethnographique. *Writing Culture* porte ainsi les contributions d'auteurs incontournables dans la fabrique de l'anthropologie contemporaine, au premier rang desquels figure George Marcus.

L'ordonnancement de certaines contributions de l'ouvrage nous donne des indications sur le regard que nous pouvons porter sur son propos. Tyler, « le radical », seul auteur à se réclamer du « postmodernisme » à l'époque du séminaire, est comme marginalisé en position centrale[4]. Son texte est en effet placé au milieu du recueil, en parangon du canon postmoderne et de la critique qui s'applique à elle-même. Cependant, cette place lui attribue autant le statut de paroxysme de la déconstruction, qui ne peut s'appuyer que sur les critiques de la rhétorique qui le précèdent, que celui de texte que l'on cherche à cacher entre des critiques plus raisonnées ; comme s'il s'agissait de l'introduire progressivement et prudemment, pour le pondérer aussitôt avec les textes qui le suivent. Il convient donc de ne pas être obnubilé par le radicalisme tylerien et de « jeter le bébé avec l'eau du bain », de

[4] Dans la préface à *Writing Culture,* James Clifford et George Marcus précisent que l'article de Tyler est placé au centre parce qu'ils ne souhaitaient pas « laisser l'impression que l'ouvrage dans son intégralité s'orientait vers une quelconque direction prophétique ou utopique » (1986 : 2), ce qui aurait été le cas s'ils l'avaient placé à la fin du livre.

voir les dérives de cet auteur dans l'ensemble des contributions, ou encore dans l'ensemble de la critique labélisée « postmoderne » [5].

On peut se plaire à penser, avec le recul pourvu par le temps, qu'il ne convient pas d'accorder tant d'importance à la contribution de Tyler pour prendre la mesure de l'héritage de *Writing Culture*, un recueil bien plus hétéroclite qu'on ne se le représente souvent. L'histoire voudra que le livre soit clos par les mots de George Marcus, auquel revint la tâche de rédiger la conclusion de l'ouvrage, et l'on sait combien la discipline devra à cet auteur dans les années suivantes. S'il n'aborde, dans sa conclusion, que la question des conditions professionnelles de production des ethnographies par des universitaires pris dans des enjeux institutionnels, c'est sur d'autres fronts que cet auteur reviendra plus tard avec force. Ce front ethnographique, il en esquisse déjà les grandes lignes dans sa contribution à l'ouvrage. Ainsi peut-on aisément percevoir dans « Contemporary Problems in the Modern World System », un texte annonciateur dans le prolongement duquel s'inscrira le fameux « Ethnographie du/dans le système monde » (2010)[6]. George Marcus y émet des propositions qui vont radicalement changer l'anthropologie. Il dénonce l'anhistoricisme du paradigme malinowskien dominant dans l'anthropologie dite « moderne », qui inscrivait l'indigène dans un temps autre, quasi immuable[7]. Un temps des autres qui circonscrit aussi des espaces autres, que les anthropologues ont souvent perçus comme des isolats. Et Marcus de suggérer une perspective « multilocale » (1986 : 171), qui n'occulterait pas l'existence d'autres lieux ayant un impact sur le lieu même de l'enquête. Déjà, il s'agissait de réconcilier local et global, proposition qu'il réitérera en 1995 en proposant une ethnographie qu'il nommera « multisituée ». Cette démarche a marqué l'avènement d'une anthropologie de la globalisation, dans laquelle l'ethnographe s'efforce de saisir le monde dans son perpétuel mouvement. Il s'agit d'intégrer le site que l'on étudie dans un vaste tableau en dégageant les connexions qui peuvent exister entre plusieurs sites, en alternant « descriptions ténues » (*thin*) et « descriptions denses » (*thick*)[8], ce qui permet de dénouer les jeux de flux et d'influences qui façonnent les « cultures » en train de se faire (Marcus, 1998). Cette démarche, Marcus la voudra fortement orientée vers l'ethnographie et elle influence encore aujourd'hui, de manière non négligeable, les choix des jeunes chercheurs.

[5] Une tentation que l'on peut retrouver chez Paul Roth (1989), pour ne citer qu'un exemple. Pour le débat polémique engendré par la critique de Paul Roth, je renvoie le lecteur au dossier publié dans *Current Anthropology*, Vol. 30, n°5 : 555-569.

[6] Cet article fondateur a été récemment publié dans sa version française dans un ouvrage dirigé par Daniel Céfaï (2010).

[7] La critique a été portée par ailleurs par Johannes Fabian (2006) qui dénonçait l'usage du présent ethnographique dont l'une des dérives majeures était d'inscrire l'indigène dans une temporalité autre, parallèle au temps de l'ethnographe.

[8] Voir à ce propos Geertz (1998) et l'introduction à ce texte écrite par André Mary à l'occasion de sa traduction française.

Plus qu'une nouvelle méthodologie en prise avec les problématiques contemporaines engendrées par la globalisation, c'est un véritable héritage épistémologique que l'on doit *à Writing Culture*, qui peut-être plus que toute autre critique, aura tenté de mettre fin aux métadiscours[9] que constituaient les grands paradigmes de l'anthropologie. En leur lieu et place, une discipline très orientée vers l'ethnographie et la description du singulier[10], dans une posture d'humilité scientifique, et un retour vers les démarches inductives plus à même de respecter les visions des indigènes que les grands paradigmes qui écrasaient le discours autochtone sous le poids du régime de vérité des sciences sociales. Cette posture, mêlant exigence d'empirisme et responsabilité éthique, est déjà suggérée par Paul Rabinow dans la dernière contribution de l'ouvrage. Ce dernier propose un « cosmopolitisme » critique (1986 : 258) mu par une éthique d'opposition aux vérités non questionnées et une appréhension suspicieuse des propres tendances impérialistes de l'ethnographe. Il appelle à mettre au premier plan l'attention et le respect pour la différence, tout en évitant la réification des différences ; une posture qui ne peut qu'être ancrée dans une ethnographie précise et détaillée.

Quelques années plus tard, dans un article pourtant conçu comme une réponse aux dénonciations textualistes de *Writing Culture*, Martyn Hammersley suggérera une perspective en adéquation avec celle de Rabinow, inspirée des propositions poppériennes (2003). Abandonnant le réalisme naïf, critiqué par les postmodernes, selon lequel le texte est la reproduction analogique d'une réalité indépendante qui existerait au-delà de toute interprétation, Hammersley propose l'adoption d'un réalisme faillibiliste, conscient des représentations sélectives des phénomènes qu'il évoque. Il s'agit de donner au lecteur la possibilité d'évaluer la vraisemblance et la crédibilité des données recueillies. Cette idée, nécessairement accompagnée d'une exigence de réflexivité aiguë, est certainement celle qui sert aujourd'hui de ligne de conduite à l'écriture ethnographique. Après un épisode critique aussi bien aux plans épistémologique que politique, l'ethnographie reprendra donc les sentiers de la science dont l'objectif est la production d'un discours opposable dans la mesure où il amène les éléments qui permettent de le réfuter. Mais pour en arriver là, la critique « Writing Culture » n'était-elle pas indispensable, poussant les

[9] Un phénomène qui caractérise la définition minimale de la postmodernité selon Lyotard (1979).

[10] Un tournant qu'Albert Piette a qualifié, non sans humour, « d'actuologie socioculturelle » ou « socio-culturaliste ». Ce faisant, l'auteur exprime le regret qu'avec les grands paradigmes, les anthropologues aient aussi abandonné l'une des grandes questions de la discipline : l'origine de l'humanité de l'homme, pour se cantonner à un commentaire savant de la diversité des « cultures » contemporaines (2006 : 81). L'idée d'une fin des paradigmes doit toutefois être nuancée puisque le cognitivisme ou encore les théories de la subjectivation – inspirées, entre autres, par les travaux de Michel Foucault – semblent se placer en candidats sérieux pour la place de paradigmes dominants dans les périodes actuelle et à venir. Les cognitivistes comme les théoriciens du sujet semblent rechercher la possibilité d'une explication-compréhension totale du social, même si les seconds le font en postulant l'universalité seule de la *singularité* de toute production discursive, et la nécessité impérieuse d'un perspectivisme historique visant à éclairer les productions culturelles contemporaines ou passées.

anthropologues à penser les écueils les plus « dangereux » de l'écriture ethnographique pour mieux les éviter ?

Finalement, *Writing Culture*, dont la généalogie s'ancre dans l'anthropologie moderne[11], ne portait-il pas déjà en lui, les racines qui permettraient de dépasser la crise qu'il a inaugurée ? La critique « postmoderne » ne marque peut-être donc pas l'avènement d'une nouvelle ère, consécutive à une période dite « moderne », mais apparaît plutôt comme un moment de torsion de la raison moderne sur elle-même, duquel l'anthropologie sortira avec des outils d'une épistémologie finalement bien classique. Ce texte fait pont entre deux périodes, prenant acte de l'ensemble de l'histoire de l'anthropologie pour mieux surmonter les défis qui se poseraient à la discipline dans les années suivantes. À cet ouvrage, une introduction dont l'auteur fait figure de passeur : James Clifford. C'est sur cette figure que je propose de clore cette présentation. Quel était son propos et quelle place occupe-t-il dans le champ universitaire et l'histoire de l'anthropologie ?

Se réclamant de Clifford Geertz et en sa qualité d'historien dont l'objet est l'anthropologie[12], James Clifford apparaît comme un passeur intellectuel. C'est lui qui permet aux concepts de la critique littéraire de franchir ses frontières académiques, amorçant ainsi une période de renouvellement majeur pour l'ethnologie. Clifford Geertz s'est lui aussi, intéressé à la perspective textualiste, mais, à la différence de James Clifford, il est retenu par l'histoire comme le modéré, celui qui aura su mener la critique tout « en restant en milieu du gué pour mieux revenir sur la rive qu'il venait de quitter » (Chauvier, 2011 : 139). Quelle en est la raison ?

P. Rabinow a écrit que ces auteurs sont tous deux des universitaires dont la carrière se fait dans l'« hybridation », comme beaucoup d'autres, mais que James Clifford est parmi eux le seul « professionnel » (*ibid.* : 242)[13]. Clifford Geertz, bien qu'intéressé par le textualisme, demeurait un ethnographe en dialogue avec les indigènes, par sa pratique du terrain. James Clifford lui, se faisant « ethnographe des ethnographes » (*ibid.* : 243), a pour informateurs les anthropologues passés et contemporains, devenus « ses indigènes ». Ce qui intéressait Geertz dans la médiation du textualisme restait la description du social et de l'autre. L'autre pour

[11] À la fois culturaliste – dans la perspective qu'il porte sur le discours anthropologique comme production culturelle –, dynamiste – dans son analyse de la figure de l'anthropologue comme acteur agi par des intérêts propres – et poststructuraliste – du fait son approche sémiotique postulant l'indépendance du texte signifiant par rapport à la réalité signifiée.

[12] Ses travaux de thèse portaient sur Maurice Leenhardt et la Mélanésie. S'il est souvent pris pour un anthropologue du fait de l'importance de sa contribution critique pour la discipline, il s'avère que J. Clifford est historien de formation. Il enseigne d'ailleurs aujourd'hui en tant que professeur au département d'Histoire de la conscience (*History of Consciousness*) à l'université de Californie à Santa Cruz, poste qu'il occupe depuis 2004.

[13] Rabinow signifiait ainsi que la pensée de James Clifford s'inscrit dans une transdisciplinarité réelle à l'interface entre les champs académiques, là où d'autres intellectuels se contentent d'emprunts et de passages de concepts et d'idées d'un champ disciplinaire à un autre (des opérations qui ne visent, au final, qu'à alimenter sa propre chapelle et non à faire travailler les disciplines de concert).

Clifford, c'est la représentation anthropologique de l'autre. Il se nourrit des textes ethnographiques pour écrire les siens, et l'avalanche des références bibliographiques citées dans cette introduction n'en est qu'un signe. Il s'intéresse à la construction de l'autorité ethnographique en partant d'une idée déjà présente dans la discipline : le caractère fictionnel (dans le sens de « fabriqué », « produit »)[14] de l'écriture anthropologique qui la rapprocherait de la littérature. En soi, cette idée pourrait paraître dangereuse, mais c'est dans une perspective productive que James Clifford en fait usage. En cela, il rejoint probablement les préoccupations de Geertz quant à l'avenir et au renouvellement nécessaire de l'anthropologie par le détour textualiste, comme le montre la lecture de l'introduction à *Writing Culture*. Clifford voyait en effet dans le textualisme l'outil d'une prise de conscience. Avoir conscience des questions de style, de rhétorique et de dialectique de la production des textes ethnographiques devrait pouvoir mener les praticiens de cette science à une perspective affinée sur l'autre et sur soi, sur la relation ethnographique, et ce à travers une recherche expérimentale dans les dispositifs d'écriture. Il établit dans ce texte, en continuité d'un autre papier passé à la postérité, « De l'autorité en ethnographie » (2003[1983]), l'importance du mode dialogique dans l'écriture ethnographique. Il regrette que les anthropologues aient souvent évacué cette manière d'écrire, se faisant maîtres du discours dans les textes dont ils sont certes les auteurs, mais qu'ils doivent en grande partie à leurs informateurs, auxquels il conviendrait d'octroyer le statut de collaborateurs d'enquête, voire d'écrivains[15]. Selon James Clifford, le régime dialogique permettrait de redistribuer l'autorité ethnographique. Il enjoint les ethnographes de concevoir leur travail non pas comme une expérience ou une interprétation mais comme une « négociation » impliquant au moins deux sujets « conscients politiquement », en insistant sur la dynamique « intersubjective » de tout discours (2003 : 281).

Nous voilà bien loin des considérations esthétiques, ou encore « thérapeutiques », évoquées par Stephen Tyler. Les propositions concrètes de James Clifford indiquent un projet pour la discipline qui n'a rien à voir avec sa destruction ou son annexion par les départements de lettres, comme le voudrait la caricature faite par beaucoup en France parfois encore aujourd'hui. Bien au contraire, *Writing Culture* doit être lu comme un appel, un programme d'expérimentation qui exige de l'anthropologie qu'elle prenne ses faiblesses à bras le corps pour les endiguer, et non comme une dénonciation stérile. L'introduction de

[14] En soi, l'idée de caractère fictionnel ne peut mettre que tout le monde d'accord : les faits sociaux sont des constructions sociales tout comme le sont leurs interprétations. Selon cette définition, très vague en réalité, l'idée de fiction en ethnographie apparaît plus comme un truisme que comme une vérité nouvelle. Pour un développement complet sur la notion de fiction, je renvoie au travail de Vincent Debaene dans un numéro de la revue *L'Homme* consacré à la question (2005).

[15] Il précise néanmoins que si l'ethnographie « se compose de discours et que ses différents éléments sont liés dialogiquement », cela « ne revient pas à dire que sa forme textuelle devrait être celle d'un dialogue littéral » (2003 : 282).

cet ouvrage se présente donc comme une stimulation au travail scientifique plus que comme un obstacle à la production d'un savoir objectivant.

Par ailleurs, il est étonnant, étant donné son impact, que l'ouvrage n'ait toujours pas été traduit en français dans son intégralité vingt-cinq ans après sa parution. Le scepticisme vis-à-vis de la critique postmoderne dans le champ universitaire français, - dû à une histoire institutionnelle plus rigide que celle des campus américains (Cusset, 2005) de laquelle l'éclatement et la redistribution des disciplines en *studies* ont été absents – doit expliquer en partie cette lacune. Cela dit, étant donné la contribution de la philosophie française à la pensée de *Writing Culture*, ce n'était qu'un juste retour qu'il soit traduit, au moins en partie, dans la langue de la *French Theory*[16].

La traduction de l'introduction de *Writing Culture* présentée ici rappelle combien les problématiques soulevées dans les années quatre-vingts restent d'une actualité brûlante. L'anthropologie fait en effet face à des bouleversements sociaux dans lesquels elle doit définir son rôle et élaborer des grilles de lecture nouvelles afin de comprendre un monde social toujours changeant et de plus en plus exigeant vis-à-vis du discours. Nous ne faisons que prendre la mesure de l'ampleur des problèmes soulevés dans ce texte. Il marque le départ d'une anthropologie qui change parce que la science l'exige mais surtout parce que la société, qui constitue autant son objet d'étude que son contexte de production, l'y incite. Ce texte, en prenant acte de la réalité mouvante et fragmentaire du monde social observé, permet à l'anthropologie de se reconstruire perpétuellement face à l'instabilité du réel. Mais peut-être fallait-il attendre de connaître un monde multipolaire, polycentrique, privé des idéologies clairement marquées du XXe siècle – que certains appelleront, peut-être un peu vite, « la fin de l'histoire » (Fukuyama, 1992) – pour comprendre à quel point la contribution de James Clifford et de ses collègues était décisive pour l'anthropologie.

[16] Si George Marcus se défend d'une telle influence (1986 : 263-264), on ne peut nier, étant donné la teneur de l'ouvrage et les références récurrentes aux philosophes français que la *French Theory* (il s'agit d'une pensée hétéroclite, unifiée par détournement dans le contexte américain) a été déterminante dans l'avènement de la pensée « writing culture ». On pense notamment à l'influence décisive de Derrida sur un mouvement déconstructionniste qui a gagné l'ensemble des campus américains dans les années 1970 et qui amorcera une période de gloire pour la théorie littéraire. Jonathan Spencer qualifiera péjorativement ce mouvement de « mode littéraire » (*ibid.* : 145). Selon Derrida, le signe n'est qu'une « audition flottante » qui permet de suppléer un manque du côté du signifié. Le signifiant aurait ainsi un caractère supplémentaire par rapport au signifié. Derrida parle de « surabondance du signifiant ». Autrement dit, le signifiant aurait une existence autonome, indépendante de tout référent réel, référent qu'aucun signe ne saurait remplacer en soi (Derrida, 1979 : 423-427). On voit bien comment cette idée a pu influencer « le propos postmoderne » qui veut que le récit ethnographique soit indépendant de la réalité culturelle à laquelle il se réfère. Il convient de préciser que cette « théorie française » n'apparaît comme un bloc que dans la relecture qui en a été faite aux États-Unis, de même que les perspectives qui en résultent proviennent de réinterprétations à replacer dans le contexte universitaire américain des années 1970. Pour une histoire complète des bouleversements engendrés par la « théorie française » sur les campus américains, je renvoie à l'excellent ouvrage de François Cusset, *French theory* (*op. cit.*).

Il convient donc bel et bien d'ouvrir à nouveau *Writing Culture* pour le lire aujourd'hui avec l'enthousiasme qui caractérise la lecture des classiques, plus qu'avec la résistance intellectuelle à une menace pour la posture scientifique. Cette résistance qui caractérise la réception des révolutions scientifiques (Kuhn, 2008) peut en effet être abandonnée grâce au recul que nous a offert le passage du temps, plus de vingt-cinq ans après la première publication de *Writing Culture*.

BIBLIOGRAPHIE

ASAD T., 1986. « The Concept of Cultural Translation in British Social Anthropology », *in* CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press: 141-164.

BERGER L., 2005. *Les nouvelles ethnologies*, *enjeux et perspectives*. Paris, Armand Colin.

CHAUVIER L., 2011. *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Anacharsis.

CLIFFORD J., 1986. « Introduction: Partial Truths », *in* CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), *Writing Culture*. *The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press: 1-26.

CLIFFORD J., 2003 [1983]. « De l'autorité en ethnographie. Le récit anthropologique comme texte littéraire », *in* CEFAÏ D. (ed), *L'enquête de terrain*. Paris, La Découverte : 263-295.

CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), 1986. *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press.

CUSSET F., 2005 [2003]. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.

DEBAENE V., 2005. « Ethnographie/fiction. À propos de quelques confusions et faux paradoxes », *L'Homme*, 175-176 : 219-232.

DERRIDA J. 1979 [1967]. « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaine », *L'écriture et la différence*. Paris, Seuil : 411-427.

FABIAN J., 2006 [1983]. *Le temps des autres. Comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse, Anarchasis.

FUKUYAMA F., 1992. *La fin de l'Histoire et le dernier homme*. Paris, Flammarion.

GEERTZ C., 1996 [1988]. *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris, Métailié.

GEERTZ C., 1998 [1973]. « La description dense : Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, 6 : 73-105. Trad. André Mary.

HAMMERSLEY M., 2003 [1993]. « Un tournant rhétorique en ethnographie. Une réponse poppérienne au textualisme », *in* CEFAÏ D. (ed), *L'enquête de terrain*. Paris, La Découverte.

JAMES A., HOCKEY J. & DAWSON A. (eds), 1997. « Introduction. The Road from Santa Fe », *After Writing Culture: Epistemology and Praxis in Contemporary Anthropology*. London, Routledge : 1-15.

KUHN T., 2008 [1962]. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.
LYOTARD J.-F., 1979. *La condition postmoderne*. Paris, Minuit.
MARCUS G., 1986. « Afterword : Ethnographic Writing and Anthropological Careers », *in* CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press: 262-266.
MARCUS G., 1998. *Ethnography through Thick and Thin*. Princeton, Princeton University Press.
MARCUS G., 2002. « Au-delà de Malinowski et après *Writing Culture* : à propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », *ethnographiques.org*, numéro 1, avril 2002 [en ligne], http://www.ethnographiques.org/2002/marcus.html
MARCUS G., 2010 [1995]. « Ethnographie du/dans le système-monde : l'émergence d'une ethnographie multisituée », *in* CEFAÏ D. (ed), *L'engagement ethnographique*. Paris, EHESS : 371-395.
MARCUS G., FISHER M., 1999 [1986]. *Anthropology as a Cultural Critique*. Chicago, Chicago University Press.
MARY A., 1998. « De l'épaisseur de la description à la profondeur de l'interprétation. À propos de "Thick Description" », *Enquête*, 6 : 64-72.
PIETTE A., 2006. *Petit traité d'anthropologie*. Charleroi, Socrate Éditions Promarex.
RABINOW P., 1986. « Representations Are Social Facts: Modernity and Post-Modernity in Anthropology », *in* CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press: 234-261.
ROTH P., 1989, « Ethnography Without Tears », *Current Anthropology*, 30 (5): 555-559.
SANGREN S., 1988. « Rhetoric and the Authority of Ethnography: "Postmodernism" and the Social Reproduction of Texts », *Current Anthropology*, 29 (3): 415-424.
SPENCER J., 1989, « Anthropology as a Kind of Writing », *Man*, 24 (1): 145-164.
TYLER J., 1986. « Post-Modern Ethnography: From Document of the Occult to Occult Document », *in* CLIFFORD J., MARCUS G. (ed), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press: 122-140.
WALLERSTEIN I., 2002 [1983]. *Le capitalisme historique*. Paris, La Découverte.
WOOLGAR S., 1988. Reply to Sangren S., 1988, « Rhetoric and the Authority of Ethnography: "Postmodernism" and the Social Reproduction of Texts », *Current Anthropology*, 29 (3): 405-435.

*** * ***